

ESTELLE-SARAH BULLE



**Finalement tout
s'est bien passé**



LIANA LEVI



Un énième geste condescendant d'un béké, et voilà Henri qui se décide enfin : il va quitter la Guadeloupe. Arrivé à Belleville, chez sa sœur Edna, il découvre une vie de débrouille animée et les magouilles de Steve, le compagnon béninois de celle-ci, dont le rêve est d'ouvrir une boîte de nuit. Mais dans le Paris interlope des années 1960, flics et voyous s'entendent pour dire qu'un Africain n'a pas sa place dans le monde de la nuit. Dans l'hôpital psychiatrique où il travaille, Henri rencontre Sabine. Elle aussi a fui sa région natale, le nord de la France, dès qu'elle a pu. Si les réactions ne sont pas unanimes quand la jeune fille ramène ce garçon à la peau foncée dans son village, Kath, sa mère, l'accueille à bras grands ouverts. La méfiance, le rejet, elle sait ce que c'est, elle, l'Allemande arrivée en France en 1945. Elle, dont le père était juif... Pour Henri, Sabine, Steve et Kath, l'exil et les sacrifices assumés ouvrent-ils vraiment le champ des possibles ?

Fresque ancrée dans une époque palpitante – les années 1960, moment charnière de l'histoire du ^{xx}e siècle – *Finalement tout s'est bien passé* croise avec tendresse les destins d'individus que tout semble opposer, sauf la recherche d'une place dans la société française.

ESTELLE-SARAH BULLE est née à Créteil d'un père guadeloupéen et d'une mère ayant grandi à la frontière franco-belge. Elle est l'auteure de trois romans remarquables, dont *Là où les chiens aboient par la queue*, et d'un récit, *Histoire sentimentale de mes cheveux* (2025). Elle écrit aussi pour la jeunesse.

Estelle-Sarah Bulle

Finalement tout s'est bien passé



Liana Levi

I.

C'est quand il a tapoté mon épaule que j'ai décidé de quitter la Guadeloupe. Ce geste était une brûlure. Une bombe placée dans ma main. Son sourire était insupportable, mais les types comme lui n'y pensent pas. C'est fou comme ça vient vite, le sentiment de supériorité. Surtout de la part de ceux récemment arrivés dans l'île.

Je ne me suis même pas donné la peine de lui faire remarquer que j'étais né dans cette île, comme mes parents avant moi, mes grands-parents couchés au cimetière de Petit-Bourg, et ainsi de suite aussi loin que je sache. D'une façon générale, mieux vaut ne pas trop s'aventurer dans le temps. Je butterai forcément contre ce péché originel qui fait que des types comme lui s'imaginent avoir le droit de m'humilier. Les Blancs ont décidé que plus ils pouvaient remonter leur arbre généalogique, plus ils acquéraient une sorte d'aura magique. Pour nous qui ne sommes plus de nulle part depuis longtemps, c'est le contraire. Plus on remonte, plus on risque d'arriver au premier enfant pris au filet comme une mangouste, au premier homme traîné dans la poussière, à la première femme violée dans la cale du bateau encore à quai. Donc, à la honte. Longtemps, je me suis demandé comment il se faisait que la honte soit le sentiment régnant chez nous, transmis par la famille, depuis les aïeux inconnus jusqu'aux enfants, petits-enfants et ainsi de suite.

En Guadeloupe, la honte est ce qu'on respire toute notre vie. En revanche, c'est un sentiment qui ne semble jamais atteindre les maîtres de l'économie locale. À moins qu'ils ne jouent bien la comédie ? J'en étais venu à me dire qu'il y avait quelque chose de normal dans notre misère et notre crasse, à côté des immenses jardins privés et des habitations arrogantes, puisque ceux qui avaient cessé à contrecœur de nous fouetter n'ont jamais été atteints par cette honte.

Donc, il m'a tapoté l'épaule avec son air magnanime. Et bien sûr, il pensait que j'aurais dû me sentir honoré. Pour lui, il était évident que j'allais m'adoucir instantanément à son contact et à son sourire, tout comme son punch se dulcifiait dès qu'il y versait une goutte de sirop de canne.

Ce type était un ami du père de Simone, la fille avec qui je sortais à cette époque. Simone avait la peau légèrement mate, comme la lumière du jour à travers les nuages. Des cheveux jaunes et crépus. Elle se trouvait trop grosse, mais moi j'aimais bien ses formes et la douceur que ses joues rondes donnaient à son visage. Tout était accueillant et moelleux chez Simone. Elle me faisait sans cesse des cadeaux : un cornet de pistaches, une ceinture, une cravate. À cause de ces cadeaux, je ne pouvais pas l'aimer. Mais elle ne s'en rendait pas compte. Simone n'avait aucune conscience de classe. Elle avait de l'argent, qu'elle fourrait dans un sac à main en cuir velouté ramené de Paris par son père. Les autres filles de Pointe-à-Pitre, celles qui trimaient toute la semaine dans les champs de canne et ne s'offraient des babioles chez les pacotilleuses du port qu'après avoir acheté le riz et la morue pour leurs parents et leurs frères et sœurs, auraient arboré ce sac à main comme une mitraillette.

Simone, elle, n'y prêtait aucune attention. Dans la grande maison du Lamentin où je n'ai jamais mis les pieds, elle devait nonchalamment piocher l'argent sur le guéridon en mahogany ou dans l'une des armoires bien cirées de sa chambre.

Ça énervait ses amies. Elles auraient préféré que Simone les regarde avec mépris. Mais non, Simone les invitait à boire un jus de corossol au Café de la Place, face à la darse. Elle allongeait sur la table ses bras couverts de bijoux et leur racontait ses peines de cœur. En 1963, sa peine de cœur, c'était moi. Elle ne comprenait pas pourquoi je refusais qu'on se marie.

« Henri, si tu voulais, tu pourrais travailler pour mon père, je suis sûre qu'il nous donnerait un petit quelque chose pour démarrer, disait-elle en me caressant le visage.

– Faut voir », je répondais pour écourter la discussion. La vérité c'était que jamais je n'aurais accepté de m'enfermer en Guadeloupe ; j'y avais déjà assez courbé l'échine devant les instituteurs, les curés, ma sœur Edna, mes parents qui travaillaient de quatre heures du matin à six heures du soir, six jours par semaine dans les champs de canne des békés, et nous traînaient à l'église le septième.

Le père de Simone avait gardé son accent toulousain malgré trente ans passés dans l'île. Il travaillait comme comptable pour les békés qui l'avaient embauché en lui tapotant sur l'épaule à lui aussi, et en lui disant que son visage pâle respirait l'honnêteté. Par honnêteté, les békés n'entendent pas probité ou incorruptibilité. Honnêteté, c'est le mot qu'ils emploient pour qualifier la solidarité que ces propriétaires des antiques sucreries et des supermarchés neufs de l'île attendent de leurs géreurs. Solidarité contre les ouvriers qui réclament un salaire et des prix décents, ou contre l'administration française,

les rares fois où celle-ci se pique de fourrer son nez dans leurs affaires.

Pour se délasser de ses journées obséquieuses dans les salons ventilés du port, il faisait frénétiquement l'amour, chaque nuit, avec une de ses femmes de ménage ou de ses secrétaires. Simone, sa première fille, a eu le droit de porter son nom et de vivre dans sa maison du Lamentin. Mais quand il s'est aperçu qu'il engendrait des marmots de toutes les nuances entre beige clair et marron foncé, il a cessé de les reconnaître : ses patrons, qui en faisaient tout autant mais plus discrètement, auraient fini par tiquer.

Simone avait décidé d'être complètement aveugle à la condition des gens, et je l'aimais bien pour ça. Elle s'accrochait aux jeunes gars gentils avec elle, ce que j'étais, sincèrement. À ce moment-là, comme tous les jobeurs de l'île, j'aurais donné presque n'importe quoi pour un emploi. Un entrepreneur italien en BTP, ami de son père, lui avait dit qu'il cherchait un gars pour peindre les façades des immeubles qui commençaient à pousser dans le quartier Lauricisque, près de la Rivière salée. Les petits patrons se refilaient entre eux les jobeurs en fonction de leurs besoins. Simone a soufflé mon nom, et me voilà perché à dix mètres de hauteur, pinceau à la main, tentant de ne pas m'asphyxier avec les émanations toxiques intensifiées par la chaleur.

L'entrepreneur italien était en retard sur son calendrier de travaux. L'échafaudage sur lequel je travaillais n'était pas aux normes. Il s'est effondré un samedi matin, le jour de mes dix-huit ans. Sentir le sol se dérober sous vos pieds, c'est un effet qu'on n'oublie pas. Comme une aspiration cosmique, avec en prime le vacarme des tiges qui se tordent et s'écrasent. Le pot de trente litres que je

tenais cinq secondes plus tôt a heurté ma bouche, ce qui fait que lorsque j'ai atterri sur le trottoir sous un paquet de ferraille, les oreilles sifflantes, le sang de ma lèvre éclatée teintait amoureusement de rose la peinture blanche qui me coulait sur le visage. Malgré la douleur, je ne me suis pas évanoui. J'aurais préféré.

Quand il a été sûr que je me remettrais de ma double fracture de la jambe, l'entrepreneur est venu me voir à l'hôpital. La première chose qu'il a dite en souriant, c'est que je pouvais remercier mes lèvres épaisses et mes dents solides de jeune négro. Et comme j'insistais en marmonnant à travers le brouillard de la douleur pour connaître mes droits, il m'a dit que je ne toucherais rien, vu qu'il n'était pas assuré.

« Mais je ne te laisserai pas tomber, Henri, mon petit gars, il a encore dit. Dépêche-toi de te remettre sur pieds et je te réembaucherai. » C'est là qu'il m'a tapoté l'épaule.

Quelques mois plus tard, je me suis engagé dans l'armée. Ça a été la grande fierté de mon père, cette décision, même s'il n'en comprenait pas la raison profonde. Pour lui, je faisais juste mon devoir de citoyen français. Ma mère, elle, était inquiète mais résignée, comme elle l'a été une grande partie de sa vie.

Je me sentais un peu drôle à l'idée de partir. Durant toute mon enfance, comme les autres gosses de la campagne, j'avais grimpé aux arbres, renversé la tête en arrière, fixé le ciel bleu et prétendu ainsi être dans l'avion qui me mènerait un jour en France. Maintenant que j'avais mon billet, je me surprenais à avoir le cœur serré, ce qui était un sentiment étrange. Parce que croyez-moi, à part l'amour sévère, lunatique et maladroit de mes parents, je n'avais rien à regretter de ma terre

natale. Pas le luxe d'être nostalgique des alizés ou du « balancement alangui des frangipaniers » comme déliraient certains poètes dont le nom était écrit au fronton de collèges où je n'avais jamais pu m'inscrire. Comme mon sang dans cette foutue peinture blanche, la colère teintait à nouveau chacune de mes émotions. Rien que le fait de ne pouvoir éprouver cette nostalgie pure et bêtasse me semblait une injustice.

Dans la chambre d'un ami à moi, rue de Nozières à Pointe-à-Pitre, Simone a pleuré doucement contre mon épaule après qu'on eut fait l'amour délicatement, en ménageant ma jambe. Puis elle a fourré des billets dans la poche de mon pantalon, « Pour le voyage », elle a dit. Je suis passé dire au revoir à Edna, qui se préparait elle-même à faire le grand saut vers la France après avoir enfin quitté son imbécile de mari. Je me suis rendu à l'heure indiquée par ma convocation au coin de regroupement de l'aéroport du Raizet, mon paquetage sur le dos.

On nous a envoyés à la base militaire française de Trèves en plein hiver 1963. C'est joli, Trèves sous la neige. Mais ça m'a d'abord démoli, ce froid intense que je rencontrais pour la première fois. Si les douleurs dans ma jambe se sont aussitôt réveillées, j'arrivais à masquer ma légère boiterie. En revanche, mes poumons se sont révoltés.

Je suis un cas d'obstination exemplaire de la vie, vu que ma mère malade a réussi tant bien que mal à me garder six mois dans son ventre puis s'est délivrée, épuisée et pantelante. Edna me rappelle sans cesse que je tenais largement dans la boîte à chaussures m'ayant servi de berceau toute ma première année d'existence. Chaque matin, elle se penchait sur la boîte, curieuse de voir l'amphibien rosâtre qu'était son petit frère à face

fripée, aux yeux mangés par d'énormes cernes gris et palpitant. Alyse et Nestor, mes parents, ont hésité un peu avant de me commander un costume de baptême : la couturière estimait qu'habiller un enfant si mal fichu lui porterait malheur. Elle avait doublé son prix tandis que les paris n'étaient pas très élevés sur mes chances de porter vivant ce minuscule costume. J'ai dû gonfler mes poumons au maximum et aspirer l'air comme un noyé. La chaleur enveloppante des jours tropicaux m'a aidé. Alyse me donnait des bains agrémentés de feuillages. Elle me promenait contre elle à l'aube en me désignant chaque arbre et chaque fleur intéressants, persuadée que la fraîcheur matinale me serait bénéfique et que la vue de la nature fortifierait mon esprit. Grâce à ses soins et aux conseils de quelques voisines, j'ai fini par prendre une couleur brune plus rassurante. Dur au mal, donc. Mais j'en garde une fragilité particulière du côté de la poitrine, surtout par temps froid et sec.

Trois ans dans l'armée ne m'ont appris qu'une seule chose, mais cette chose m'a sauvé la vie : la hiérarchie sociale ne tient pas à la couleur de peau comme on avait essayé de me le faire croire depuis la naissance. Avant l'Allemagne, je sentais vaguement qu'un truc clochait dans cette idée, mais j'avais du mal à mettre le doigt dessus. On m'avait toujours dit que les Blancs étaient par nature plus doués, plus beaux, meilleurs en tout. En apercevant depuis la mangrove de Petit-Bourg les hautes tours blanches en construction dans le port de Pointe-à-Pitre, je pensais que c'était peut-être vrai. L'instant d'après, je me rappelais que c'étaient des voisins à nous qui construisaient patiemment ces hangars et se démenaient pour emplir et vider les quais. Je pensais à Olympe, la

filles de quinze ans la plus débrouillardes que je connaisse, qui traversait chaque nuit, par des fentes connues d'elle seule, la forêt du Grand-Cul-de-Sac marin, un énorme panier de tuf sur la tête. À l'aube, elle vendait ses cailloux aux maçons. Chez nous, je trouvais qu'Aristide avait les blagues les plus drôles et fabriquait les meilleures nasses à poisson du monde. Nous n'avions pas un sou, mais nous parvenions à survivre. Alors, je soupçonnais qu'on nous mentait. C'est ce qui me rendait colérique, comme une façon inconsciente de me défendre.

Dans la troupe de soldats affectés à Trèves, on s'est évidemment regroupés par affinités. Quelques Martiniquais et moi-même nous sommes retrouvés à nous lancer des regards goguenards et à blaguer en créole, pour nous rassurer. Une fois que j'ai été troufion parmi les troufions, j'ai découvert que certains Français aussi blancs que possible avaient du mal à déchiffrer deux lignes d'un simple journal. Et puis Roland, le maître-ouvrier de notre bataillon, un Normand qui donnait des cours d'orthographe à ceux qui en avaient le plus besoin et qui se destinait à être instituteur, m'a parlé de Karl Marx.

Je ne comprenais pas tout ce qu'il me racontait, mais j'aimais bien. Le vendredi soir, tandis qu'on éclusait tous des bières au mess, Roland restait à lire dans sa piaule. Parfois je montais discuter avec lui. Il me laissait prendre des livres. Je pouvais choisir parmi les piles de romans et d'ouvrages d'Histoire qui jonchaient le sol de sa chambre. C'était bien la première fois que quelqu'un m'encourageait à faire travailler mes méninges. Disons que jusque-là, je m'étais entraîné tout seul, silencieusement, en calculant sans cesse la manière la plus prudente de répondre à mes interlocuteurs. Lui, me posait des tas de questions et m'encourageait à m'exprimer.

Devenu sergent, j'ai été transféré à Rastatt où j'ai connu une fille qui maîtrisait quatre langues et dont mes copains de chambrée me poussaient à me méfier. À cette époque, n'importe quelle Allemande sympa et intelligente pouvait être une espionne pour le compte des Russes. N'empêche, j'ai passé de bons moments avec elle. Erika, elle s'appelait. De longs cheveux blonds, des yeux bruns et un sourire franc. Je n'en disais rien devant les copains, mais l'intelligence d'Erika me plaisait. Elle me parlait d'un monde que je commençais à peine à entrevoir alors qu'au même âge que moi, elle semblait en avoir déjà arpenté bien des chemins. Elle me questionnait sur mon île et prenait au sérieux mes modestes ambitions : gagner ma vie, apprendre le piano. Voilà ce que ça a été pour moi, l'Allemagne : un grand soulagement. J'étais un homme et j'avais compris qu'on avait jusque-là tenté de me faire croire l'inverse. Cette simple vérité m'a permis de respirer comme jamais je n'avais pu le faire auparavant. Bizarre que l'Allemagne me rappelle tant de bons souvenirs, alors que pour Kath, c'est tout l'inverse.

Néanmoins, au bout de trois ans, j'en avais assez. J'avais envie de voir ce fameux Paris dont on disait en Guadeloupe qu'il était l'alpha et l'oméga de la civilisation. À Pointe-à-Pitre, il arrivait qu'un gars voulant se donner du style croque nonchalamment une pomme bien dure. Une pomme-France qui avait fait le voyage en bateau réfrigéré, perdant définitivement toute espèce de saveur, et s'achetait au Prisunic qui venait d'ouvrir. Entamer bruyamment une pomme dans la rue vous distinguait de ceux qui se contentaient d'un morceau de papaye juteux ou d'une mangue à point cueillie sur l'arbre. Ne parlons pas de la banane-figue

ou de la noire banane plantain achetées quelques centimes au marché; des fruits rustiques et silencieux. Paris, pomme lisse et croquante, je voulais te goûter à mon tour.

II.

Je me suis retrouvé par un après-midi frais mais ensoleillé de fin août 1966, gare de l'Est, ma solde en poche et une terrible envie d'aller m'asseoir dans la première boîte de jazz que je croiserais. Mais avant, je devais déposer mes affaires chez Edna, à Belleville. Je l'avais prévenue par courrier de mon arrivée prochaine, puis j'avais fait le trajet depuis Rastatt en essayant d'ignorer la légère inquiétude que m'inspire toujours ma sœur. Elle n'avait d'ailleurs pas répondu à ma lettre. Une semaine avant, quand je l'avais appelée depuis l'unique téléphone de la caserne, elle m'avait assuré qu'elle pouvait m'héberger, mais rien n'était jamais certain avec elle.

Le bâtiment où elle vivait au sixième étage sans ascenseur avait une façade décrépie et sentait le vide-ordures, mais je n'y ai pas prêté attention. À mon arrivée, les jets d'eau de la voirie chassaient les derniers étals du marché. Sur le trottoir, j'ai sorti de ma poche le papier où j'avais noté Orleans, le nom qu'Edna m'avait donné, et j'ai appuyé sur la sonnette, là où une étiquette indiquait le même nom, d'une écriture bleue appliquée. Pas de réponse. Le temps que j'appuie une deuxième fois, une fillette coiffée d'une longue natte blonde serrée par un élastique vert s'est approchée.

« C'est plein de rats, ici », a déclaré la gamine, levant vers moi un regard vif grossi par d'épaisses lunettes, trop grandes pour son visage vaguement propre.

« Ah oui ? » est tout ce que j'ai trouvé à répondre en vérifiant à nouveau le nom sur mon papier. La fillette faisait tourner à toute allure un cintre en fer tordu autour de son poignet.

« Vous êtes un genre de gendarme ? » elle a demandé.

J'ai compris au bout de quelques secondes qu'elle me posait cette question à cause du béret militaire que j'avais gardé sur la tête (souvenir du bientôt bon vieux temps). Déçue de ma réponse négative, elle s'est éloignée entre les voitures qui freinaient pour éviter les cageots abandonnés.

Finalement, la porte cochère s'est ouverte sur un homme en imperméable qui s'est faufilé à l'extérieur. J'en ai profité pour pénétrer dans la courette pavée et attaquer les six étages, sac sur l'épaule. En haut, j'ai sonné à l'unique porte en reprenant mon souffle. Des cris et des pas rapides d'enfants ont résonné : mes nièces de onze et treize ans. Edna en personne a fini par ouvrir. Moulée dans un pantalon noir et un pull mordoré en laine fine, foulard noué sur ses cheveux partagés en choux, elle avait l'air en forme. J'ai bien vu qu'elle avait effectivement oublié mon arrivée, mais elle a aussitôt masqué sa surprise en posant la question qui résumait son affection pour moi, sa joie de me voir, et sa préoccupation de savoir si tout allait bien pour son petit frère :

« Tu as mangé ? »

J'ai avancé derrière elle dans un étroit couloir, enjambé un ballon et trois poupées qui suppliaient le plafond fissuré de leurs bras raides. J'ai débouché dans un salon étonnamment lumineux, dont les fenêtres donnaient sur la rue. Deux canapés, l'un énorme, vert sapin en velours, l'autre plus petit en peluche orange, occupaient les angles. Au milieu de la pièce, sur le parquet noirâtre,

dominait une longue table de massage métallique posée sur un tapis bleu pastel. Poussée près d'une des fenêtres, j'ai reconnu la grosse machine à coudre Singer et le mannequin de couture hérissé d'aiguilles que j'avais toujours vu chez Edna à Pointe-à-Pitre. Des piles de tissu recouvraient le sol et s'entassaient sur une chaise en plastique rouge. De la petite cuisine que je devinais au fond émanait une délicieuse odeur de pois mijotés.

Anneline et Rita, mes nièces, ont déboulé dans la pièce.

« Bonjour mes jolies, longtemps je vous ai pas vues ! » j'ai dit en retrouvant instantanément l'accent de Petit-Bourg que je m'étais échiné à perdre en Allemagne. Les filles m'ont tendu leurs visages fins et ambrés, aux yeux en amande. Leurs afros leur donnaient des allures délurées, soulignées par les pantalons colorés et chemisiers à flocons (cousus par Edna, je n'en doutais pas). Je retrouvais là toute la personnalité de ma sœur : elle couvrait ses filles de tenues qui criaient la sophistication. Anneline et Rita faisaient office de représentantes du talent de leur mère : tirées à quatre épingles dans du moulant, comme de petites héritières d'un Ménilmontant version caribéenne.

Dans les faits, Edna a toujours eu un ou deux loyers de retard et des difficultés pour remplir le frigo. Mais en Guadeloupe comme à Paris, elle savait sourire aux bonnes personnes, susciter l'empathie et répandre autour d'elle cette atmosphère de richesse déchuë que produisait partout son farouche désir de réussite. Avec Edna, l'argent allait et venait, au rythme de ses coups de chance, de son travail acharné et de dépenses aussi soudaines que désordonnées. Comme elle savait à la perfection délier les raideurs de cou de ses amies-clientes, éliminer les

douleurs persistantes dans leurs reins, débloquer un muscle de l'épaule ou soulager des règles douloureuses, comme elle savait surtout, durant ses séances de massage, partager les confidences des femmes allongées les yeux fermés et leur délivrer de délicats conseils de sagesse (dont l'essentiel se résumait souvent à « Chérie, prends l'argent là où il est » et « Ma fille, sers-toi de tes fesses et de tes méninges pour garder cet homme »), ses amies aisées, celles qui pouvaient prendre sur un coup de tête le bateau ou un vol de la Panam pour lui rendre visite, l'écoutaient, charmées ou amusées. Détendues et réconfortées, il arrivait souvent qu'en se relevant, elles remarquent le dernier modèle de robe en cours d'assemblage sur le mannequin et commandent à Edna une tenue pour un dîner aux Grenadines ou un mariage à Kingston.

Je me mis à table avec appétit (je n'avais rien mangé depuis le départ de Rastatt à cinq heures du matin). J'avalai l'assiette brûlante de bœuf aux tripes tandis qu'Edna me mettait au courant de sa vie.

Avant de quitter les Abymes et Marcelin, son mari aussi colérique que fier de sa propre couleur jaune clair (« Je t'ai tirée du ruisseau, femme, alors respecte-moi ! » disait-il en se carrant dans l'entrée de leur cuisine), Edna avait eu une aventure avec un pédiatre. Le seul pédiatre de l'île. Un homme plus noir qu'elle, patient et méthodique, ambitieux et fin tacticien, dont l'avenir politique en Guadeloupe était tout tracé. Si tracé que, marié et père de deux enfants, il ne pouvait s'encombrer d'une amante aussi flamboyante qu'Edna, dont il avait bien compris le goût pour l'ostentation et les scènes tragi-comiques en public. Leur relation prit fin quand il lui annonça d'un ton doux, en croisant ses mains manucurées, que son emploi du temps ne lui permettait plus de venir la

chercher dans sa grosse voiture chaque jeudi soir comme il avait coutume de le faire, pour l'emmener dans son chalet des hauteurs de Bouillante, là où la végétation et l'absence de lignes de car régulières empêchaient les cancons de se répandre trop vite.

Edna n'avait pas souffert de la séparation. Cette histoire de quelques mois lui avait donné en revanche la force et les moyens financiers d'envoyer en douce l'une de ses clientes acheter au comptoir d'Air France trois billets pour Paris, à son nom et celui de ses filles. Le pédiatre lui offrait la possibilité de quitter Marcelin et d'emménager au moins quelques mois dans un appartement qu'il venait d'acheter à Bobigny, pour les futures études de médecine de son fils.

À Bobigny, c'est en reine qu'Edna s'installa. Un appartement presque à elle, sans Marcelin pour traîner des heures dans la baignoire et s'allonger tout mouillé sur le couvre-lit en satin pêche qu'elle avait cousu avant son mariage. Souvent, dans leur maison des Abymes, pour l'humilier, Marcelin faisait entrer de force son gros orteil dans l'ourlet du couvre-lit. Jusqu'à y faire un trou qu'il prenait plaisir à agrandir lentement, après chacune de leurs disputes grossières, riant aux éclats lorsqu'elle le suppliait d'arrêter et de laisser ce fichu couvre-lit tranquille. En étalant le satin abricoté sur son nouveau lit pour elle toute seule, Edna caressa le trou avec un sourire victorieux et amer.

Six mois plus tard, le pédiatre lui envoya une lettre la prévenant que son fils allait arriver pour ses études et qu'elle devait quitter les lieux. Elle venait de rencontrer Steve, qui lui proposa aussitôt de s'installer avec lui à Belleville, ce qui tombait bien puisqu'elle était folle de lui et se considérait désormais comme sa régulière officielle.

Elle fut reconnaissante que Steve accepte de vivre avec Anneline et Rita, et asséna à ses filles alignées devant elle, en le désignant d'un index péremptoire : « Mettez-vous bien dans la tête que cet homme vaut mieux que votre père, qui ne s'est jamais occupé convenablement de vous. »

Par orgueil autant que paresse, Marcelin ne s'est pas battu pour faire revenir Edna et les enfants. Il s'est contenté de l'insulter au téléphone et de refuser d'envoyer de l'argent pour les petites. À condition qu'Edna paie les billets, il acceptait néanmoins de les prendre pour les vacances. Elles feraient seules le voyage, une pancarte autour du cou, comme les nombreux gosses qui commençaient à faire l'aller-retour entre Paris et les Antilles dans des Boeing 707, avec escale à Barranquilla.

« Et il est comment ce Steve, exactement ? » j'ai demandé en repensant à son nom griffonné sur la sonnette.

« Tu vas le voir tout à l'heure, j'ai besoin de savoir ce que tu en penses », répondit Edna. Mais tout dans son attitude montrait qu'elle se passerait de mon avis. Elle était amoureuse, je le voyais bien. Je n'étais pas pressé de rencontrer le nouveau beau de ma sœur, mais comme j'allais vivre chez eux (aussi brièvement que possible, je me l'étais promis), je me préparais à faire poliment sa connaissance.

Steve Orleans apparut alors qu'Edna et moi buvions le café comme de vrais Parisiens. La porte d'entrée s'ouvrit sur un homme grand et mince au visage rond, au crâne pointu rasé de si près qu'on voyait le relief de chaque os, comme des plaines et des monts brillants. Il avait la trentaine, la peau sombre soigneusement hydratée, plus foncée encore autour de ses yeux pénétrants. Il me toisa

en posant machinalement sa veste à carreaux sur le dos d'une chaise. Entre-temps, Edna m'avait expliqué que Steve venait du Dahomey mais vivait à Paris depuis plus de dix ans. Impossible en revanche d'apprendre dans quelle branche il travaillait.

« Oh, il fait plein de choses. Du commerce avec l'Afrique. Il a des projets à Paris aussi. C'est un débrouillard, tu vas voir. Un gars sérieux.

– Vraiment? » m'étais-je contenté de répondre en terminant mon assiette.

Rita et Anneline se sont approchées de Steve presque aussi mécaniquement que de moi, l'embrassant sur les deux joues et filant de nouveau vers ce qui devait être leur chambre. Lorsque j'en ai l'occasion, je me fie toujours à la réaction des enfants pour jauger une personne. Là, je n'ai senti aucune méfiance particulière de la part de mes nièces, juste une indifférence contenue. Edna s'est haussée sur la pointe des pieds pour embrasser son grand Steve. Elle s'est emparée de sa veste qu'elle a défroissée tout en me présentant :

« C'est mon frère. Je t'avais dit qu'il viendrait quelque temps chez nous après son service militaire. »

On s'est serré la main. Steve me jugeait. Il s'est assis devant l'assiette qu'Edna avait disposée pour lui.

« Alors comme ça, tu étais sergent? Et pourquoi tu n'as pas continué? »

– Je ne voulais pas faire carrière dans l'armée.

– Tu veux faire carrière dans quoi, alors?

– J'ai un CAP d'électricien. »

J'avais l'impression de me retrouver devant un de ces instituteurs jaloux de leur minuscule pouvoir dans les tréfonds des écoles élémentaires, en Guadeloupe. J'ai chassé brutalement ce sentiment. La conversation s'est étirée,

Steve s'est détendu sous les câlineries d'Edna et a volontiers accepté que je dorme sur le plus petit des deux canapés.

« On ne laisse pas la famille dehors, bien sûr », a-t-il déclaré en posant fièrement sa main sur la taille de ma sœur.

En guise de remerciement, je me suis adressé à Edna : « Je partirai tôt le matin, je ne serai pas dans tes pattes lors de tes séances de massage. » Dans leur chambre, Anneline et Rita hurlaient comme si elles s'entretuaient ; c'était leur manière de reprendre le refrain du *Bemba colora* de Celia Cruz, qui sortait d'un mange-disque envoyé par leur père.

Plus tard, au lit, Steve a délivré son verdict à Edna, qui me l'a résumé le lendemain matin. Allongé contre elle, il avait murmuré d'un ton définitif :

« J'espère que l'armée lui a mis du plomb dans la tête.

– Il a toujours eu du plomb dans la tête, mon frère.

– C'est pas parce qu'il est à Paris qu'il doit se la couler douce et se laisser couillonner par les chevelus qui envahissent les rues.

– Il va trouver rapidement du travail.

– J'espère bien. On ne va pas le loger gratis éternellement.

– Voyons Steve, on n'est pas comme ça dans la famille. »

« Tu ne pensais tout de même pas que je n'allais rien vous donner ? j'ai répliqué le lendemain à Edna, offensé.

– Oh, c'est surtout pour Steve. Ça le rassurera. Il s'occupe déjà de moi et des filles, tu sais.

– Laisse-moi juste le temps de trouver quelque chose.

– Tu peux rester tant que tu veux, tu le sais bien. Tu peux même utiliser la douche, en faisant attention à la

fermer à fond, sinon ça goutte. Mais c'est plus correct comme ça, c'est tout. »

Ce matin-là, un soleil pâle et rond me faisait signe par la fenêtre. Je m'apprêtais à partir à la recherche de boulot et à la découverte de la ville, quand on a sonné : nouvelle voix féminine. Cavalcade des fillettes, en retard pour l'école. Une jeune antillaise au visage constellé de traces d'acné sous un bonnet de laine grise a pénétré dans l'appartement derrière Edna.

« Henri, voici Maryse. Elle vient du Lamentin. »

J'ai salué la fille qui s'est empressée de poser son sac et de prendre en charge les enfants sous une avalanche de recommandations d'Edna.

« Elle arrive de province, a précisé Edna en refermant la porte.

– Je croyais qu'elle venait du Lamentin ?

– C'était avant, quand elle était encore en Guadeloupe. Encore une venue avec le BUMIDOM et qui se voyait déjà travailler dans une école ou je ne sais quoi. L'État l'a envoyée dans un bled pour être formée au ménage. Femme de ménage, c'est ce qu'elle faisait déjà toute la journée chez ses parents. Je n'ai pas tous les détails mais elle s'est sauvée de là où on l'avait parquée avec d'autres filles. La voilà qui arrive à Paris et frappe chez moi parce qu'une amie lui avait donné mon adresse. Toute seule, éplorée, avec juste sa chemise sur le dos. Je te jure, ce qu'il ne faut pas faire. Enfin en attendant, elle s'occupe d'Anneline et Rita et d'un peu de ménage. Et quelques courses. Jusqu'au mois dernier, je l'hébergeais.

– Tu veux dire que tu lui louais le canapé, à elle aussi ?

– Il faut bien que tout le monde s'en sorte, non ? De toute façon elle vit chez elle, maintenant. »

J'ai toujours vu ma sœur s'entourer de filles très jeunes, à qui elle faisait subir ce qu'elle-même avait enduré dès l'âge de quinze ans : se faire houspiller tant que possible par sa patronne. C'était ça aussi, l'aspiration d'Edna à la respectabilité : avoir toujours une bonne ou deux du pays sous la main. La jeune fille en question avait la mine soumise des perdantes. Son teint falot, la sage raie au milieu de ses cheveux défrisés et ses lèvres serrées en disaient long sur ses déceptions.

Dehors, les boulevards balayés en alternance par la pluie et le soleil, les vitrines des librairies où tournaient des présentoirs de cartes postales, m'ont fait oublier Steve, Maryse et le canapé trop dur par endroit trop mou à d'autres. J'étais presque heureux de pouvoir marcher librement dans n'importe quelle direction. Je me suis bientôt retrouvé parmi une petite foule devant un bureau de placement où des annonces d'emploi étaient épinglées comme des papillons. J'ai vite repéré une offre d'électricien, appelé le numéro depuis un bar, me suis perdu lors du trajet en bus et en métro. Finalement, après un entretien rapide, j'ai obtenu le poste. Je devais commencer le lundi suivant.

Le soir même, l'appartement d'Edna était en fête, mais ça n'avait rien à voir avec le fait que j'aie trouvé du boulot. Des filles blondes et brunes, accortes et rieuses, discutaient en rond tandis que d'autres, filiformes à la peau noire ou cannelle, assises elles aussi, dressaient leur nuque fragile pour ne pas abîmer leurs permanentes contre le papier peint défraîchi. Des hommes fumaient dans les coins, debout ou accoudés aux fenêtres. Edna avait réquisitionné le mange-disque de ses filles. En fond sonore, les trompettes affûtées des Vikings de la Guadeloupe alternaient avec Ray Charles. Maryse passait en silence entre les invités,

un plateau garni de verres et de bouteilles de rhum entre ses mains tremblantes. Anneline et Rita se couraient après et répondaient à peine aux sollicitations des femmes qui cherchaient à les caresser.

« Elles sont si mignonnes, tes filles ! s'exclama une mince jeune femme aux yeux verts, installée sur mon canapé.

– Elles devraient déjà être au lit, rétorqua Edna en lançant un regard à Maryse. Steve va faire une crise si elles ne sont pas couchées d'ici dix minutes.

– C'est Steve qui commande, maintenant ?

– Jamais ! Un mari, ça m'a suffi. Mais les enfants ont besoin d'autorité, pas vrai ? Surtout que Rita est un peu difficile depuis qu'elle a découvert... » Edna fit mine de s'interrompre en hochant douloureusement la tête.

« Parle, elles ne font pas attention, l'encouragea une blonde arborant le plus gros collier de perles fantaisie que j'aie jamais vu.

– C'était juste avant qu'on parte, chuchota Edna. Aux Abymes, Rita s'est retrouvée en classe avec une élève qui portait le même nom qu'elle. "C'est drôle, a dit Rita à la fille, on a le même nom de famille. Ton père, il s'appelle comment ? Marcelin, a répondu l'autre fillette. Tiens, moi aussi !" a répondu Rita. C'est comme ça qu'elle a rencontré sa demi-sœur. Elle s'appelle Roseline et cet imbécile a eu le culot de la reconnaître sans jamais m'en parler.

– Tu veux dire que tes filles ont une demi-sœur du même âge qu'elles ?

– Deux mois d'écart avec Rita, qui est née l'année de notre mariage. Qu'est-ce que tu en conclus ?

– Seigneur ! » fit la blonde en levant les yeux au plafond. Les autres étaient pleines de commisération pour Edna, qui prenait un air stoïque et résigné.

«Edna, si tu voulais, reprit une autre femme, tu me ferais cette robe superbe qu'on a vue l'autre fois en vitrine, tu sais, la rose avec tous ces rubans brodés autour des manches. Je la mettrai pour l'ouverture de la discothèque de Steve.

- Alors, c'est pour quand?
- J'y croirai quand je la verrai, cette discothèque.
- Oh je vous assure que c'est pour bientôt, Milo et lui sont allés repérer le local, rue Halévy.
- Je sais. Mais il y a beaucoup de travaux.
- Ce sera une réussite, cet endroit.
- Pour sûr», conclut Edna en reprenant un air triomphant.

J'ai slalomé entre les convives et les tables garnies de petits boudins noirs pimentés et de pâtés au crabe, pour arriver aux toilettes qui fuyaient avec des glou-gloutements sonores. Est-ce que Steve était un gars aussi débrouillard qu'Edna le disait? J'en doutais au vu de la tuyauterie de l'appartement. Une discothèque, hein? Après m'être lavé les mains, je me suis néanmoins fabriqué une contenance quand il m'a semblé que Steve me scrutait d'un coin du salon.

«Henri, viens voir!» s'est écriée Edna en posant sa main sur le bras d'un moustachu qui s'était approché des femmes et plaisantait d'une voix forte.

«Voici Alex, tu te rappelles? j'étais en classe avec lui.»

Je n'avais aucun souvenir de cet Alex, qui m'a salué en créole et m'a présenté sa femme, Claire, une Martiniquaise au visage ouvert. Ils étaient tous deux infirmiers psychiatriques.

«Ça consiste en quoi? j'ai demandé.

– C'est tout comme infirmier, sauf que tu t'occupes de malades mentaux. Note qu'ils peuvent aussi être malades d'autre chose en même temps. Bref, tu prépares les médicaments, tu contrôles les allées et venues des patients, tu appliques les consignes du médecin.

– Ça ne ressemble pas à maton, comme métier?

– Pas du tout, répondit doucement Claire en agitant son gobelet de punch. Les malades sont intéressants. Tu parles avec eux, tu les écoutes, et puis tu en discutes avec les médecins. Il y en a qui sortent, qui reviennent, qui ont la visite de leur famille. Là où on travaille, il y a un grand jardin, c'est pas mal. Et on a la sécurité de l'emploi.

– C'est loin d'ici?

– Au centre de Paris.

– Comment ça, l'asile est en ville?

– Mais oui, s'amusa Alex. Si ça t'intéresse, je peux te montrer. Tu es jeune, on a besoin de gars comme toi à Sainte-Anne. Le diplôme ne prend pas plus de deux ans et la formation est payée. Une nouvelle session commence justement à la rentrée, dans une semaine.

– Tu veux dire que je serais payé pour apprendre le métier?

– Exact. Et puis ensuite tu pourras choisir où tu veux travailler. Au fin fond des Ardennes si ça te chante, du moment que c'est en psychiatrie.

– Je veux rester à Paris.

– Alors viens me voir dès demain matin.»

Au milieu des rires et de la musique, ils se sont mis à me parler de psychothérapies, de la fin de l'enfermement des fous et d'autres choses dont je n'avais aucune idée jusque-là. Travailler avec des malades mentaux, voilà qui m'intriguait et réveillait un appétit en moi; peut-être l'idée de passer du temps à écouter des gens qui avaient

des tas de choses à dire et avaient été malmenés. Une situation qui m'était familière. Adolescent, en Guadeloupe, à force d'être en butte contre un ordre que tout le monde semblait trouver normal, j'avais moi-même cru perdre la raison. L'idée de travailler en hôpital psychiatrique faisait resurgir le visage de Roland, le maître-ouvrier de ma caserne. J'étais certain qu'il aurait approuvé ce choix. Et puis être infirmier, c'était quelque chose. La classe. Encore mieux qu'ouvrier spécialisé ou fonctionnaire de catégorie C.

Le lendemain, j'ai repris un bus dès cinq heures du matin, inquiet à l'idée de ne pas être à l'heure au rendez-vous que m'avait fixé Alex devant l'hôpital. Deux heures plus tard, j'étais inscrit à la formation des élèves infirmiers en psychiatrie. Adieu l'électricité.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Pour l'écriture de cet ouvrage, l'autrice a bénéficié d'une bourse d'aide
à la création dans le cadre du programme d'écrivains en résidence
de la Région Île-de-France.

Elle a également bénéficié d'une résidence dans le cadre de Passa Porta,
la maison internationale des littératures de Bruxelles.

Elle remercie également la ville de Basse-Terre pour son accueil au sein
de la maison Coquille lors de la finalisation de ce roman.

© Éditions Liana Levi, 2026

Couverture : Denis Hoch

Photo : © DR

Cette édition électronique du livre *Finalement tout s'est bien passé* de Estelle-Sarah Bulle,
a été réalisée en août 2026 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN: 979-10-349-1277-3)

ISBN ePDF: 979-10-349-1279-7